



L'ECHO

Date : 24/09/2016

Page : 57

Periodicity : Daily

Journalist : Roisin, Bernard

Circulation : 14862

Audience : 70370

Size : 396 cm²

Faire corps avec la roche

À la galerie La Forest Divonne de Saint-Gilles, le peintre Guy de Malherbe présente «Au pied de la falaise», une exposition dont le sujet minéral ouvre pourtant sur un univers autrement plus vivant et organique... *Par Bernard Roisin*

Galerie

Guy de Malherbe,
«Au pied de la falaise»

jusqu'au 15 octobre à la Galerie La Forest Divonne, rue de l'Hôtel des Monnaies, 1060 Bruxelles, du mardi au samedi de 11 à 19 h, www.galerielaforestdivonne.com

Au départ de la peinture de Guy de Malherbe, le chaos minéral se fait parfois anthropomorphique. La répétition d'un même lieu, d'une même falaise rend la roche presque impalpable, l'artiste trouvant la faille pour y lover tout un univers...

Il y a un rapport corps/paysage presque fossile dans votre peinture...

Le corps dans le paysage reste, à mes yeux, une grande question que je n'ai encore pu résoudre, mais autour de laquelle je tourne depuis toujours, tentant trouver des solutions aussi bien sur ce thème qui me fascine et qu'au niveau pictural. J'éprouve une passion pour Delacroix: un os ou un squelette renvoient au corps tout entier, dit-il. Toutes ces formes que je peins sur la plage, j'aimerais en faire des modelages, des sculptures, à mi-chemin entre la roche et le corps. Trouver comment le corps rejoint le minéral et le minéral le corps.

Sans compter l'intemporel de la roche et le mortel des corps...

Oui, ce sont aussi des vanités...

Dans les tableaux de cette expo, «Le pied de la falaise», on voit la mer, les corps et puis la faille... Quelque chose de sexuel?

Je n'imagine pas que la peinture soit autre que sexuelle. Elle constitue une fascination pour la beauté, pour la vie et, en même temps, une conscience de la mort et de la limite des choses. Nous sommes en plein dans les ressorts de l'érotisme et de l'attraction pour un corps, parce qu'il est beau, mais aussi parce qu'il est fragile et menacé. Effectivement, existe le besoin de rejoindre cette chair...

Il y a, chez vous, un côté paysage de Courbet, mais, dans le thème de la brèche que vous décrivez, c'est à «L'origine du monde» qu'on songe...

Oui. Mais je peins d'abord parce qu'un élément visuel déclenche l'envie de peindre. S'agissant de cette brèche, j'ai un jour vu cette forme triangulaire dans le talus d'Houlogate: l'ombre et la lumière m'ont procuré l'envie de la peindre. Ce fut le déclencheur... Cette forme avait ce côté triangulaire et féminin, une faille très «Origine du monde», en effet: organique

et source de vie... Quand le sujet devient obsessionnel, l'envie de le revisiter me prend, d'en faire une séquence, une série, et je finis par me poser des questions quant à sa signification: d'autres ramifications de la pensée se mettent alors en place. En peinture, ma démarche est avant tout organique, physique. Et je préfère parfois les tableaux moins réussis de certains peintres: soudain, on comprend sur quoi ils ont buté. Cela les humanise, car on saisit mieux leur démarche, par quelles difficultés ils sont passés.

Chez vous sont sous-jacentes l'histoire de la peinture, mais aussi l'histoire tout court. Quand on songe à Houlogate, on peut penser au Débarquement à la vue des corps sur la plage. Cela vous a-t-il traversé l'esprit à un moment?

Non, même si je suis très attentif à l'histoire, à celle du Débarquement notamment. Je n'avais pas fait le rapprochement de manière aussi précise. Mais d'une

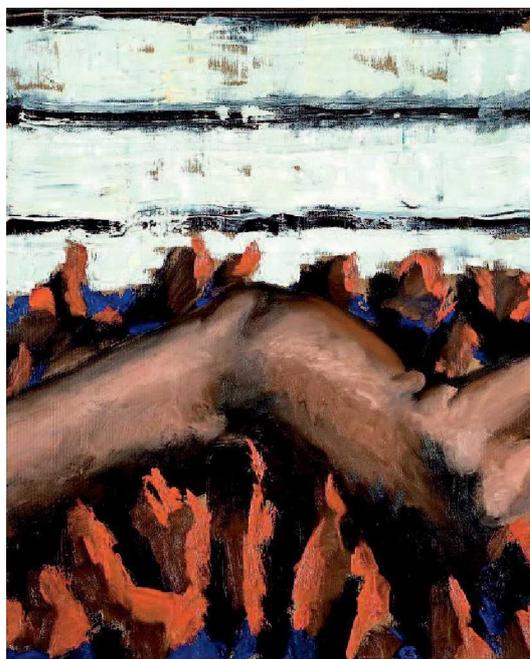
manière plus large, le drame des corps esquintés par le monde et l'histoire est quelque chose qui m'habite énormément. J'ai réalisé notamment deux versions des corps dans le chaos de la plage, en lien direct avec les événements du Bataclan. J'en avais conscience au moment de les peindre. Tout d'un coup, je me suis senti habité par ce désastre des corps explosés, un chaos de morts. Je suis toujours très étonné — cela peut paraître morbide — de l'intensité des pulsions de destruction qui s'expriment dans les crimes où les corps sont découpés. Il y a quelque chose dans notre rapport au corps qui peut déboucher sur cette terrible violence. Nous vivons dans une société où nous mettons notre corps à la plage au soleil en l'enduisant de crème, et mangeant des tomates pour rester mince; ce côté hédoniste masque ce qui est plus barbare et sauvage en nous, mais qui est latent et qui affleure. Les mannequins sont également une manière de chosifier le corps, de le découper en morceau.

Houlogate serait-il votre Etretrat?

Beaucoup de paysages se prêteraient à ce même travail. Dans le cas de Houlogate, la raison est familiale: Vermeer l'a fait avec Delft; Chardin, lui, est né rue de Seine, a vécu rue Princesse et, grand événement, s'est rendu rue du Four: un périmètre extrêmement limité, qui ne l'a pas empêché pour autant de réaliser une œuvre universelle. En restreignant les lieux, j'ai le sentiment d'approfondir un voyage intérieur sans limites...

Et cela renvoie-t-il à l'obsession et à la possession?

La peinture est obsessionnelle et une possession, presque sexuelle, une appropriation du lieu. J'attends d'une peinture qu'elle soit comme un seuil, une ouverture sur un monde qui ne cessera de se livrer. À la fois, un objet limité et matériel, mais ouvrant sur un monde sans limites.



© JOHAN LEGRAIE



Guy de Malherbe: «Trouver comment le corps rejoint le minéral, et le minéral le corps.» © DOC